# LE PROBLÈME DE LA JEUNESSE

Dans les précédents articles, consacrés à ce problème, nous avons essayé de définir, en fonction de la lutte prolétarienne, les conditions objectives qui règlent, dans un sens négatif ou positif, l'élan et l'impétuosité naturels de la jeunesse. Mais la signification d'un phénomène social, quelqu'il soit, n'apparaît pleinement qu'au travers de la réalité mouvante de l'histoire des luttes de classes. C'est pourquoi, dans le présent article, nous allons nous efforcer de traiter, sous cet aspect, le problème de la jeunesse.

Au fond, si l'on entend donner la signification sociale de la jeunesse prolétarienne, il faut remonter à cette période historique qui concrétise dans les faits l'activité déployée par les générations montantes de la bourgeoisie elle-même. En jetant un regard rétrospectif sur cette période, il nous sera, en effet, possible de démontrer que, si les mouvements de la jeunesse bourgeoise se fondent sur l'œuvre économique édifiée par leur classe, ils n'expriment pas une idéologie conforme à l'esprit de cette dernière et contiennent même en germe, les prémices idéologiques qu'il faut au prolétariat pour abattre la domination capitaliste elle-même.

Les conditions qui ont présidé au développement de la bourgeoisie consistant surtout dans les fondements économiques conquis par elle, au sein de la société féodale et qui représentaient (sous la forme des comptoirs commerciaux, des manufactures et des banques), les organisations nécessaires pour son avènement comme classe dirigeante, permettent d'expliquer l'activité insignifiante de ses jeunes générations dans la vie politique, particulièrement pendant la période de formation du capitalisme. Même dans le domaine économique où elles étaient naturellement employées, elles sont reléguées à l'arrière-plan justement parce que ce domaine était, il va de soi, accessible seulement aux individus expérimentés et possédant les connaissances techniques nécessaires. Plus tard, lorsque l'influence de la bourgeoisie grandit à tel point que les féodaux recherchent son alliance et lui accordent, dans ce but, des concessions établissant en droit leur participation aux affaires publiques, même alors, il n'y avait que les éléments les plus représentatifs de cette classe qui s'élevaient à ces fonctions. Par conséquent, la formation des jeunes générations d'alors était surtout d'ordre pratique et consistait à les adapter progressivement aux nécessités du commerce et de l'industrie.

Quand, simultanément au renforcement de son activité économique, la bourgeoisie se donne une ligne politique, elle ne parvient pas encore à satisfaire au besoin du mouvement de sa jeunesse, pour la bonne raison que la diplomatie servile dont elle faisait usage était contraire à ce besoin. Les causes de cette politique molle et hésitante sont les suivantes : l'appareil productif actionné par la bourgeoisie crée des richesses dont elle bénéficie, mais qui nécessitent cependant des formes légitimes de propriété. Aussi s'efforce-t-elle de les faire reconnaître et légitimer par les institutions existantes. Mais, dès qu'on lui accorde un droit, aussitôt elle jure solennellement fidélité aux féodaux en témoignage de gratitude. Et si, parfois, il arrive qu'elle se révèle sous un aspect plus décidé et plus combatif, c'est presque toujours sous la contrainte et la pression des masses populaires. Celles-ci déjà écrasées sous le poids des exigences féodales voyaient, au surplus, s'avilir leurs conditions de vie et de travail dans la mesure où la contradiction entre le nouveau système productif et la réalité féodale s'accentuait. Elles se soulevaient alors contre les classes privilégiées.



Or, ces luttes, tout en étant en opposition avec la politique pratiquée par la bourgeoisie, la desservaient pourtant, puisque le contraste économico-politique de l'époque, ne pouvait et ne devait avoir d'autre issue que la suppression de la domination féodale pour y substituer celle de la bourgeoisie. Pourtant, si elle se mêle et dirige quelquefois ces soulèvements, ce n'est pas pour donner l'impulsion exigée pour cette transformation de régime, ni davantage pour aider à la réalisation des réclamations des révoltés. Si elle agissait ainsi c'était dans le double but d'éviter de devenir elle-même l'objet du mécontentement des insurgés et de se tailler, en leur promettant son appui pour soutenir leur revendication auprès des féodaux, une popularité parmi les classes inférieures de la société. En réalité, par cette promesse, conditionnée d'ailleurs par la cessation des conflits en cours, elle réussissait à capter et diriger ces mouvements dans le sens qui convenait à sa politique de compromission et favorable, par conséquent, aux classes dominantes. Devant une telle situation, on comprend facilement que la jeunesse s'en va vers les centres actifs dont disposent les féodaux, afin d'y répandre leur trop plein d'énergie. L'armée de mercenaires était notamment un de ces centres, destinés à ce que l'on appelait les guerres religieuses qui étaient, en réalité, des guerres de conquêtes nécessitées par le rétrécissement des cadres territoriaux en rapport avec les possibilités nouvelles de l'économie. Comme les conflits intérieurs étaient, eux aussi, provoqués par des motifs religieux et l'armée étant évidemment du côté des classes conservatrices, la répression des soulèvements devenait en partie l'œuvre des jeunes bourgeois. Etant donné la diversité des couches sociales qui composaient les cadres militaires de l'époque, il n'est pas possible de discerner, de nos jours, dans quelle mesure ils accomplissaient cette fonction. Quoiqu'il en soit, il suffit de constater l'activité mercantile et diplomatique de la bourgeoisie en opposition avec le caractère aventureux et bruyamment actif de la soldatesque d'alors et de la fréquence des soulèvements que l'armée avait pour charge de mater, pour se rendre compte où allait le choix de la jeunesse et prouver que celle-ci, pas plus d'ailleurs que toutes les autres, n'échappe à la puissance attractive du mouvement, même s'il se situe nettement du côté de la réaction. Et aussi longtemps que la bourgeoisie ne se délimitera pas idéologiquement des autres classes de la société, aussi longtemps qu'elle ne sera pas forcée, par les remous sociaux, de conquérir la puissance politique, ses jeunes générations demeureront un simple appendice de classe, se mettant spontanément au service de la force sociale réactionnaire et qui, par l'intermédiaire de liens familiaux, continuera l'œuvre économique des vieilles générations, c'est-à-dire gérer et faire prospérer les richesses qui leur échoient plus tard par héritage.

Quoique cette dernière fonction soit réellement progressiste, il n'est pas moins vrai qu'elle était sérieusement entravée du fait que la jeunesse exerçait en même temps une activité au sein d'organismes constitués dans le but de maintenir au pouvoir la force sociale qui était un obstacle au libre épanouissement du nouveau mode de production.

Lorsque les progrès de l'industrie et du commerce atteignent un certain stade de développement, les institutions sociales de l'époque deviennent chaque jour plus insupportables non seulement aux masses populaires, mais aussi à la bourgeoisie. En effet, alors que les progrès de la technique nécessitaient des connaissances toujours plus considérables, elle voyait dans le clergé, influençant presque exclusivement les institutions et notamment les universités, l'obstacle principal à la satisfaction de ses nouvelles exigences. Elle lui déclare la guerre et les revendications qu'elle pose se heurtant directement à une fortification essentielle de la féodalité, prennent un caractère nettement révolutionnaire. Ces attaques, il est vrai, étaient limitées par elle au domaine de l'activité culturelle,